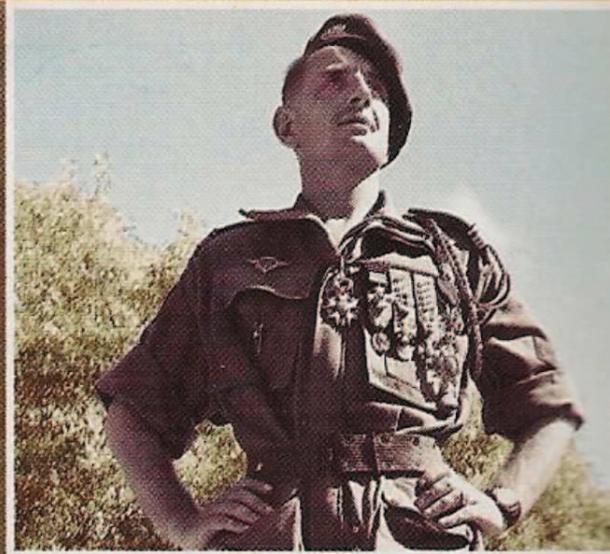


BIGEARD
L'ADIEU AU DERNIER
CENTURION



N° 3188 - du 23 au 30 juin 2010

**LE GÉNÉRAL A RENDU
LES ARMES UN 18 JUIN, LE JOUR
OÙ LA FRANCE AVAIT REFUSÉ
DE MOURIR. IL EST ENTRÉ DANS
LA LÉGENDE DES PARAS**

*Formé par les services spéciaux anglais en 1943, Marcel Bigeard sera
volontaire pour sauter sur Dien Bien Phu assiégé en 1954. Un fait d'armes
qui fera de lui le plus populaire des officiers français.*

PHOTO WILLY RIZZO



BIGEARD

LE CENTURION DE LA RÉPUBLIQUE

Il était un monument élevé à la gloire d'un empire disparu. De l'Afrique à l'Allemagne, de l'Indochine à l'Algérie, Marcel Bigeard, héros de carrière, a épousé son siècle, en respectant la devise de son 3^e RPC, « Etre et durer ». Le plus décoré des officiers français, né en 1916 près de Verdun, a mis la dernière touche à sa légende en disparaissant un 18 juin, comme s'il répondait à l'appel qu'il n'avait pu entendre. Guerrier et rebelle, il avait réussi, en parlant comme Audiard, à apprivoiser jusqu'aux antimilitaristes. C'est qu'il l'était un peu lui-même, allergique à la hiérarchie. Il n'avait peur de rien et surtout pas des contraires: « Je suis un con glorieux », expliquait-il. Il attendait le « dernier round » en écrivant d'énormes Mémoires, ne pouvant se résoudre à abandonner ses « p'tits gars » sans un dernier conseil. A 94 ans, le général Bigeard est mort au front.





Amoureux

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il n'a que huit jours de permission. Il en profite pour retrouver son « adorable Gaby ». Il la prévient : « L'armée c'est ma femme, toi tu es ma maîtresse. »

CE BAROUDEUR N'A EU QUE DEUX AMOURS, SON PAYS ET GABY

Bigéard leur a voué une fidélité sans faille. Mais Gaby, sa femme, avait accepté que l'Histoire passe avant sa famille. Elle a 11 ans quand ils se rencontrent et lui, 15. Il tombe sous le charme de cette voisine, vive, avec du caractère. Il lui en faudra pour tenir tête à la « grande gueule ». Ils grandissent, s'aiment, mais Marie-Sophie, la mère de Bigéard, voit d'un mauvais œil cette idylle avec une « fille sans dot ». Le couple fait front et se ma-

riera le 6 janvier 1942, à Nice, quelques jours avant le départ du soldat Bigéard pour l'Afrique. Une date qu'on retrouvera sur le cabriolet du chef de la garnison allemande dans laquelle il fait son entrée à Toul en 1945. Gaby le suit partout, dans la jungle ou dans la brousse. Mais elle attend seule l'arrivée de leur fille en 1946. Bigéard est en Indochine. Marie-France a 2 ans quand son père la prend dans ses bras pour la première fois.



La famille réunie

Le 6 août 1958, le colonel Bigeard est accueilli par son épouse et sa fille à son retour d'Algérie. Marie-France a 12 ans. Dans son nom, le mot « France », l'idéal de son père.

EN INDOCHINE IL CONNAÎTRA LA GLOIRE ET LA PIRE DES DÉFAITES

A partir de juillet 1946, il fera au Tonkin trois séjours qui le marqueront à jamais. Le 16 mars 1954 Bigeard saute avec ses hommes sur la base de Dien Bien Phu, assiégée et bientôt débordée par le général Giap et ses 80 000 hommes. L'erreur de l'état-major a été d'affirmer que les vietnamiens n'avaient pas d'artillerie. Le drame s'est joué très vite quand leurs 158 canons ont transformé la cuvette en piège mortel pour les 14 000 Français. La bataille est perdue. Bigeard le sait, mais décide de venir au secours de ses camarades. Le colonel Langlais, le vrai patron du camp retranché, en fait son fer de lance « pour l'honneur ». Une dernière fois, le 28 mars, Bigeard attaque et détruit des canons de DCA, action glorieuse mais désespérée. Le 7 mai à 17 heures, les survivants se rendent. Commence alors la marche vers les camps de la mort. Libéré après quatre mois de bagnes, il quitte l'Indochine, définitivement.



Les dernières cartouches

Le photographe Jean Péraud n'a eu que quelques secondes pour faire la dernière image dans le PC. De g. à dr., le capitaine André Botella, le chef de bataillon Marcel Bigeard, le capitaine Pierre Tourret, le colonel Pierre Langlais, et le commandant Hubert de Seguin-Pazzis (pipe). Jean Péraud « disparaîtra » en captivité.



« Seigneur de la guerre »

*Le jeune capitaine Bigeard connaît ce qu'il appelle
« les plus belles années de [sa] vie » quand il commande
le 1^{er} régiment de tirailleurs tonkinois.*



Au poste de commande

Dans le djebel algérien, Bigeard (au téléphone) manœuvre ses unités dispersées sur les pitons, en contact avec l'aviation d'appui. C'est au cours d'une opération de ce genre qu'il sera sérieusement blessé d'une balle au thorax, en juin 1956.

EN ALGÉRIE, SUR LE TERRAIN, IL GAGNE LA BATAILLE QUE LA POLITIQUE DOIT FORCÉMENT PERDRE

Lorsqu'il débarque en Algérie, le 25 octobre 1955, le lieutenant-colonel Bigeard a 39 ans, et une réputation de héros de Dien Bien Phu. Il s'était fait viet en Indochine, il devient fellagha en Afrique du Nord. Cette nouvelle guerre coloniale, qui va, dit-il, « contre le sens de l'Histoire », il la mène pourtant avec conviction. Pendant la bataille d'Alger, le général Massu lui confie une mission de « pacificateur urbain », dans une ville en proie aux grèves et aux attentats à la bombe du FLN. Un « sale boulot ». Bigeard se refuse à juger ceux qui ont pratiqué la torture, mais se défendra farouchement de l'avoir employée lui-même. Le colonel ne participe pas au putsch d'Alger de mai 1958, mais il garde sa liberté de penser. Pendant la semaine des barricades en 1960, il déclare son soutien aux pieds-noirs révoltés. Ça lui vaudra la disgrâce. La guerre d'Algérie s'achèvera sans lui.



Le baroudeur et le géant

Le 27 août 1959, avec le Général, dans le secteur de Saïda. Bigeard lui remettra un mémo demandant la promotion des élites algériennes en vue de l'indépendance. Plus tard, de Gaulle dédicacera un de ses livres à «l'héroïque Bigeard».



C'est ici que Marcel Bigeard a été parachuté le 16 mars 1954. C'est ici qu'il a été fait prisonnier deux mois plus tard.

Retour douloureux à Dien Bien Phu, en 1994, quarante ans après la bataille. Bigeard, boulevé, découvre la stèle élevée sur le lieu des combats. « Pour rappeler la mémoire de nos morts et tous ces sacrifices inutiles, écrit-il dans "Ma vie pour la France", il n'y a qu'un monument à Dien Bien Phu : un mémorial construit par le légionnaire Rolf Rodel, qui l'a réalisé tout seul, avec son propre argent. Il y a travaillé des mois. Avant, il n'y avait qu'une petite plaque rouillée. Devant ce monument, le légionnaire Rodel est à mes côtés. Un type buriné, accent allemand à couper au couteau. Je ne sais pas quoi lui dire. Je me plante devant ce mémorial, il appuie sur le bouton d'un lecteur de cassettes. "La marche de la Légion étrangère" s'élève dans la cuvette de Dien Bien Phu, au milieu d'un champ de maïs, puis c'est "La Marseillaise"... Je chiale. Je l'embrasse. Merci Rolf Rodel. »

SA DERNIÈRE VOLONTÉ : QU'ON DISPERSE SES CENDRES SUR LE TONKIN OÙ IL A LAISSÉ SON ÂME ET SES CAMARADES



Les larmes de Dien Bien Phu

Bigéard tombe dans les bras de Rolf Rodel, le légionnaire allemand qui a édifié le mémorial. Il espère que quelqu'un aura l'audace de "balancer" ses cendres sur le champ de bataille. "Si on y parvient, écrit-il dans ses Mémoires posthumes, ça aura de la gueule et ça emmerdera les deux gouvernements."

PHOTOS ERIC BOUVET



DIPLÔMÉ DU SEUL CERTIF, IL SERA COLONEL À 40 ANS, GÉNÉRAL À 51. SANS JAMAIS COURBER L'ÉCHINE, NI FAIRE DES POLITESSES

PAR FRANÇOIS PÉDRON

« Je vivais comme un seigneur de la guerre ! » dit-il quand il parle de ses premières années d'Indochine. Dans ces montagnes couvertes d'une jungle épaisse, il marche devant, toujours devant. Jamais il ne dit « En avant » ; il lance : « Suivez-moi ! » Ce n'est pas un ordre, c'est un exemple. Au cœur du pays thaï, il traque les « viets », comme il les appellera toujours. Sa mission : faire « des commandos avec les soldats repliés de Chine », et « rayonner sur les arrières des viets ». Les soldats « repliés » sont ces Français qui ont pu se réfugier en Chine pour échapper au coup de force japonais de mars 1945. L'état-major français, en grande tenue, qui festoie à Hanoi et plus encore à Saïgon, ne veut pas savoir ce qu'il se passe dans la Haute Région. Pendant cinq ans, Bigeard va créer un royaume avec ses Thaïs inusables, qui font une tête de moins que lui. Ses galons de chef ne sont pas des bouts de coton sur une manche, c'est bravoure, ténacité, solidarité, flair.

Depuis qu'il a découvert, du hublot de son DC3, ce « chaos de montagnes, d'arbres gigantesques, qui forment une masse végétale impénétrable, un spectacle fabuleux », il est sous le charme. En un an, il reprend aux hommes de Ho

Chi Minh, la totalité du pays thaï « noir » : noir comme le corsage des femmes...

Il ne rend aucun compte à ses supérieurs, envoie de simples messages de victoire par radio, laconiques. « Ce sont des semaines triomphales, rien ne nous résiste. Nous sommes invincibles, souples, invisibles, résistants, forts comme des tigres. » Il joue la bandera tous les jours... sa devise : « Oser et vaincre. » Quand il élimine une cohorte ennemie, ses Thaïs murmurent : « Le vieux a encore réussi son coup. »

Le vieux n'a pas 30 ans. La guerre l'a fait roi, il vient de loin.

EN 1940, IL S'ÉVADE ET REMPLI EN AFRIQUE

Exactement d'une succursale de la Société générale de Toul, sa ville natale. Bardé d'un seul diplôme, le certif, ce fils unique d'un aiguilleur devient coursier, saute-ruisseau, à 14 ans. Six ans plus tard, il part faire son service militaire et découvre ce qu'il haïra toute sa vie, les galonnés prétentieux et suffisants. Marcel avale ses vingt mois comme une purge. Seule Gaby, la femme qu'il aimera toute sa vie, lui en fait oublier l'amertume.

Quand la peste brune envahit la Pologne, Marcel Bigeard est rappelé. C'est en réalité la chance de sa vie. Le petit employé sous-payé s'épanouit dans l'action : il agit, s'engage dans les corps francs. Il ne veut pas rester enterré dans une tranchée, derrière les blocs de béton de la ligne Maginot. En quelques semaines, il est sergent, premier galon d'un futur général d'armée qui suit la moins française des filières : le mérite !

Mai-juin 1940, la débâcle, il est fait prisonnier comme 1,5 million de soldats. Bien entendu, il s'évade, une fois, deux fois. La troisième est la bonne. Il rempile en Afrique, seul territoire libre : Douala, Alger. Il en a marre de perdre des batailles, il veut gagner la guerre. Il apprend son métier de soldat. Il est parachuté dans l'Ariège, début août 1944, pour soulever le département. Un métier qui ne s'apprend pas à l'école de guerre. Après avoir failli le castagner, il fait de Royo, le patron d'une bande d'anarchistes espagnols, son meilleur allié. Ils prennent Foix.

Le saute-ruisseau est nommé commandant, décoré, même par les Anglais (DSO). Après quelques jours de perm à Paris - il danse avec Edith Piaf -, il retrouve Gaby, la perd, il repart vers l'Est. Revient. Fait une fille, Marie-France. La foi et la patrie. Puis il repart.



Suivront trois séjours en Chine. Dien Bien Phu, la mise à l'annonce : dans le camp réch, l'homme des coups de reprend l'initiative. Il recon la base Eliane et le moral re. On connaît la suite. Abanée par les gants blancs de ni, pilonnée par l'artillerie de la garnison, massacrée pen- cinquante-sept jours, se rend. Dernier geste de soldat libre enrouler une carte de la ré- autour de sa cheville. Il ne e déjà qu'à s'évader.

rainé dans la jungle, il impose la culture physique, le bain la rivière. L'arme principale mées, ce n'est pas la disci- c'est le moral. Evadé, repris. Tribunal du peuple le amne : « Vous n'avez pas ris la clémence de l'oncle Ho. serez fusillé demain. » Mais le lendemain, la colonne orts-vivants doit repartir en ce. Le poteau attendra. Tou- la baraka ! Sur les 12 000 pri- ers, 4 000 seulement survi- « Une banane par jour, et raient revenus. C'est un mpardonnable. » Quand les nts sont libérés après les s de Genève, Bigeard est à un festin à Hanoi. Le buffet ant lui coupe l'appétit. Il e les talons.

est déjà la Toussaint 1954 érie. Les hyper galonnés lui ent un poste d'instructeur à d'état-major. Avec cette -pensée que Bigeard la apprenne à plancher sur les ls. Vœu pieux. Bigeard ba- un supérieur, le général de pelle : « Heureusement que je s suivi vos cours avant d'aller

au combat, je serais mort et mes hommes massacrés. » Fin du stage.

Massu, rencontré en Indo, l'ar- rache à cette école des planqués. « Viens avec moi en Algérie, ça commence à chauffer. » Pourtant, Massu, s'il l'estime, ne le compren- dra jamais. Il le soupçonne même d'être communiste. Pendant la ba-

SURNOMMÉ LE "BB DES PARAS", IL EST DEVENU UNE STAR

taille d'Alger, il trouve que Bigeard est trop compréhensif avec ses pri- sonniers. « Bigeard pourrait deve- nir dangereux si le parti commu- niste se l'attachait. Manque cruellement de sérénité et d'hu- mour... Personnage en déséquil- bre, qui souffre. En fonction des services rendus, mérite une pitié vigilante. » Massu note encore, le 27 août 1956 : « On l'a fait grand officier de la Légion d'honneur, ce qui n'augmentera pas le domaine de ses actions, mais risque, avec les excès de la renommée, de le gri- ser stérilement. »

C'est vrai que Bigeard est de- venu une star. Le « BB des paras », en référence à la gloire de Bardot. Il donne des conférences de presse dans la rue. C'est d'abord sa lé- gende qu'il bâtit, avec de la gloire en barre.

Néanmoins, les périodes noires de l'Histoire ont laissé des traces sales sur la vareuse de hé- ros. Il ne rechigne jamais à exposer ses faits d'armes, avec un luxe de détails, sans hésiter à s'attribuer le beau rôle. Mais il répugnera tou- jours à s'exprimer avec la même

précision sur les questions contro- versées de ces « chiennes de guerre », comme il dit. Marcel Bigeard n'aime pas le mot torture. Il n'admettra jamais vraiment que les paras l'aient pratiquée. Bigeard a bonne mémoire, mais parfois, elle flanche opportunément. En 1957, pendant la bataille d'Alger, ses hommes arrêtent Larbi Ben M'hidi, chef du réseau algérois du Front de libération nationale (FLN). Quelques jours plus tard, sur ordre de Massu, Paul Aussa- resses se fait remettre le rebelle. Ben M'hidi sera assassiné, la thèse officielle sera longtemps celle du suicide. Dans son livre posthume, il ne cite pas plus les « crevettes Bigeard ». On désignait ainsi, pen- dant la guerre d'Algérie, les sus- pects exécutés illégalement, puis jetés à la mer depuis un hélicop- tère, les pieds lestés de ciment.

Le destin, la chance, la pres- cience permettront à Bigeard de passer à travers les deux grandes catastrophes, la semaine des barri- cades et le putsch du 21 avril 1961, mené par Salan et son ancien pa- tron, Challe. Il n'a pas eu à faire de choix cruel, il est ailleurs, il se bat dans le bled.

Homme du peuple, ce « magni- fique soldat » (Yves Courrière) brocarde les militaires. Alors l'avancement traîne. Il sera tout de même colonel à 40 ans. Général à 51. Sans jamais courber l'échine ni faire des politesses. Il sera député quelques années, secrétaire d'Etat quelques mois, soldat toujours. Mais jamais, il n'a été « officier de carrière ». Il n'en a jamais eu le lan- gage étudié. Il disait « feignasse », « blédard », « aller au turbin », « dérouiller ». Même quand il par- lait de Gaby, l'amour de sa vie, il lui arrivait de dire « bobonne ». L'ancien seigneur de la guerre du pays thaï n'a pas été non plus un condottiere vendu au plus offrant. C'est un soldat de l'an II. Comme Murat, aubergiste devenu maré- chal et prince. Hoche, palefrenier, qui fit trembler les monarchies coalisées, Lefebvre, saute-ruisseau comme lui, qui sera maréchal et duc de Dantzig... Comme La Tour d'Auvergne, roturier breton, avait été le premier grenadier de l'Empire, il est à jamais le para de la République. ■

La drôle de guerre

Affecté au 23^e régiment d'infanterie de forteresse, Bigeard (au milieu) est fait prisonnier le 25 juin 1940. Dix-huit mois de captivité au stalag.

L'Algérie

Il prend la tête du 3^e RPC (régiment de parachutistes coloniaux) et participe à la bataille d'Alger en 1957 sous le commandement du général Massu.

La politique

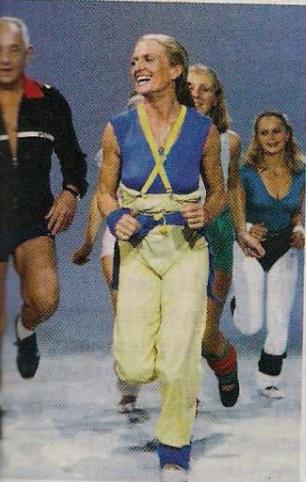
Août 1976, il démissionne de son poste de secrétaire d'Etat à la Défense, dix-huit mois seulement après sa nomination par le président Giscard d'Estaing.

Le sport

Octobre 1983, sur le plateau de l'émission « Gym tonic » avec Véronique et Davina. Inépuisable, il aimait nager ou faire son footing à l'aube.

Le parachutisme

Juillet 1976, à 60 ans, il effectue un saut dans l'océan Indien, à La Réunion. « Le jour où je ne pourrai plus sauter, je n'aurai plus qu'à tondre mon gazon. »



Exclusif : extraits de « Ma vie pour la France », éd. du Rocher, son dernier message

MON SOUHAIT : QUE MON PARCOURS RAPPELLE AUX JEUNES GÉNÉRATIONS LE SENS DES VALEURS, CELLES QUI FONT LA GRANDEUR D'UN PAYS



Gaby, sa femme

Prisonnier en Allemagne, il s'est évadé en novembre 1941. Il rejoint la France et part à Nice, en zone libre.

« Je pense à ma Lorraine, à la France occupée où il n'y a rien à manger, où les gens vivent dans la peur, menaces d'arrestation. Je suis choqué. Tous ces privilégiés irresponsables rient, font la fête, étalent un luxe insolent, comme si la France n'était pas en guerre. J'aimerais expliquer tout ça, mais à quoi bon ? On me rirait au nez. En tout cas, je sais que ces gens ne font pas partie de mon monde.

J'écris à Gaby. Je lui demande de me rejoindre. Elle est forcément d'accord. Adorable Gaby.

Je n'ai ni travail ni logement. Je dois gagner ma vie. Par chance, Robert, le frère de Gérard, occupe le pavillon de gardien d'une magnifique propriété dont il assure l'entretien. Il me propose de loger chez lui. En échange, je prendrai en charge une partie du travail. Rien de plus facile. Après les travaux à la ferme et à l'usine en Allemagne, le jardinage ressemble à une distraction.

Gaby arrive, après un voyage épouvantable. Elle est épuisée, les vêtements fripés, mais heureuse de me retrouver.

Je décide de l'épouser.

Cela fait bientôt six ans que nous sommes comme mari et femme. Elle veut un mariage religieux. Moi, ça m'est égal. Je n'ai pas suivi de parcours religieux. Je suis seulement baptisé. Il faut donc que je fasse ma première communion, que je me confesse, et tout le tralala ! J'explique au prêtre que je suis un type honnête, que j'ai toujours fait ce que j'avais à faire et même un peu plus, que je n'ai rien à me reprocher.

« Et pour le reste, me dit-il, est-ce que le mariage a été consommé ?

- Oui. Depuis longtemps, et avec plaisir ! »

Nous nous marions le 6 janvier 1942. Il pleut. Nous sommes cinq : Gaby et moi, Gérard, son frère Robert et la femme de ce dernier. J'ai acheté un beau costard gris. Un tailleur clair pour Gaby. Je n'ai plus un sou mais nous voilà mari et femme, pour la vie. Si j'avais pu penser que ça durerait si longtemps, j'aurais signé de la même façon, et avec encore plus de bonheur.

Quelques jours plus tard, l'autorité militaire me convoque. On me propose un engagement spécial pour les troupes de l'AOF. L'Afrique-Occidentale française ! Cette perspective me réjouit. Je signe aussitôt. Il me faut un travail. C'est décidé, ce sera l'armée. [...]

Huit ans plus tard...

Un soir, de retour d'une de ces missions, un télégramme m'attend : « Arrive à Saïgon. Gaby. » Je n'en suis pas surpris. Ce n'est pas la première fois, et c'est bien elle, têtue, volontaire, aimant comme moi l'aventure et le risque. Malheureusement, je ne peux pas aller l'attendre à Saïgon. Impossible de lâcher mes hommes. Un chef doit montrer l'exemple et ne pas s'escamper au milieu du combat pour aller chercher sa femme !

Je télégraphie à un camarade pour qu'il aille l'accueillir à Saïgon. Finalement, elle parvient à se faire loger à Son La, chez l'administrateur, là où normalement les civils sont interdits. Sacrée Gaby ! C'est un réconfort de la savoir près de moi. » [...]

« L'Indo, le baroud »

« 1^{er} juillet 1946 : j'embarque à l'aéroport de Cat Bi, direction Dien

Bien Phu. Je survole le pays thaï. Un chaos de montagnes, d'arbres gigantesques, qui forment une masse végétale impénétrable, un spectacle fabuleux. Le Dakota se pose. Premier contact avec ce pays. Une merveille. Petite vallée paisible, habitants souriants.

Je rejoins Quilichini à Tuan Chau. Il m'explique la mission : « Vous ferez des commandos avec les repliés de Chine, vous rayonnerez sur les arrières des viets. »

Ça convient. Enfin l'action, des ordres clairs, une mission à ma mesure. Mes hommes, au nombre d'une centaine, viennent de plusieurs compagnies. Ces rescapés de la débâcle chinoise sont en guenilles, fatigués, pieds nus, vidés par la dysenterie. Mais leur armement est nickel. Je sens qu'ils en veulent, besoin de revanche pour effacer leur défaite devant les japs.

Je forme quatre commandos de vingt-cinq hommes. Nous partons à trois ou quatre unités, avec en moyenne une ou deux sorties par semaine. Nous marchons des nuits entières, cadences commandos, pour attaquer les viets au petit matin et nous replier grâce à des itinéraires étudiés à l'avance. Travail fait proprement, les attaques éclair sont minutées, les replis impeccables.

Les viets, maintenant, c'est nous. Nous avons leurs méthodes, presque la même tenue. Je suis habillé comme mes hommes, en short, pieds nus, grenades à la ceinture, carabine en bandoulière. Pas une tenue très réglementaire ! Nous ressemblons à des Indiens sur le sentier de la guerre, mais l'important est que ça marche. Le moral est là, formidable, les actions efficaces. Pendant quatre mois nous semons la terreur chez les viets. Je me sens bien, à l'aise, comme chez moi dans ce pays fantastique. » [...]



Marie-France, sa fille

Octobre 1945. J'embarque à Hanoi avec ma compagnie pour le Tonkin. Gaby est enceinte. Je verrai sans doute pas naître l'enfant qu'elle porte. Je fulmine et éprouve la honte que je fais un "chien de guerre". Mais je n'en voudrais pas entendre. [...]

Le 20 septembre 1947. Après un long voyage, je suis à Orly. Gaby se rend avec notre fille Marie-France qui a déjà presque 2 ans. Je n'ai jamais vue bébé, nous faisons connaissance. A Van Yen, dans le PC, j'avais accroché son portrait sur un grand drap blanc. Mais les photos, les souvenirs, ça ne remplacent pas la présence physique, surtout. La chaleur de ce petit bébé de chou dans mes bras me fait pleurer. J'ai vu tant de morts ! Cette belle vie me bouleverse. » [...]

Encore deux ans de séparation

Je n'ai laissé mon commandement qu'après avoir quitté le Tonkin. Je vogue avec Gaby sur un bateau. Dix semaines en mer, un merveilleux voyage, gâché par quelques jours de maladie, de mauvaise forme, palu, dysenterie. Je ne ose même plus profiter des délicieux menus, tant notre organisme affaibli a du mal à supporter les plats et les sauces. A Marseille, j'éprouve un méchant coup de chaleur, la température entre 41 et 42 degrés. J'ai des douleurs terribles au ventre : les amibes.

Quand nous arrivons à Paris sonnés. La photo de Gaby est à la descente du train, tenant Marie-France par la main. Marie-France, une petite fille de 2 ans. Nous nous adoptons immédiatement, c'est l'adoration.

Soixante ans que ça dure, ma chérie. » [...]

1994, retour à Dien Bien Phu

« Ce 1^{er} juillet, je me retrouve à Ban Tinh et je pense au mois de mars 1947, quand le chef du village voulait m'offrir sa fille. Je lui avais poliment répondu que j'étais marié, que je regrettais, d'autant plus qu'elle était vraiment très jolie, gracieuse, élégante. Il aurait pu y avoir plein de petits Bigeard, ils auraient sûrement été très beaux, métissés aux yeux bridés... mais il n'y en a pas eu. Durant ce premier séjour en pays thaï, je suis resté deux ans sans femme, vraiment sans femme, parce que si le patron prend une femme, tout le monde en fait autant. Et quand on fait la guerre, on n'a pas le temps de faire l'amour. Il faut créer un état d'esprit pour que les choses marchent vraiment.

L'officier le plus décoré de France

Certaines faisaient sa fierté, Résistance, Croix de guerre, DSO britannique, tous les grades de la Légion d'honneur... Gagnées chèrement. Des dizaines de citations en témoignent. Les autres, moins émouvantes à ses yeux, du Togo, du Sénégal, de l'Arabie saoudite, de Mauritanie... il les conservait comme des hommages à son audace. Mais, il n'en acceptait plus.
« Elles commencent à me tomber sur les pompes », disait-il avec malice.

LE DERNIER SOIR DE SA VIE, IL REGARDE LES BLEUS

René Guitton est son éditeur, et il est devenu son ami en dépit de toutes leurs divergences. Il raconte. « Jeudi 17, je le trouve à Toul, en forme ; alors que je l'avais vu quinze jours plus tôt à l'hôpital Saint-Julien, fatigué mais désirant rentrer à la maison, "tout de suite". Chez lui, avec des infirmières logées sur place, sa femme, Gaby, et leur fille, Marie-France, qui ne le quitte jamais, il avait retrouvé des couleurs. Il toussotait encore un peu et je lui ai dit en plaisantant qu'avec trois cachets d'antibiotiques, tout rentrerait dans l'ordre en quelques jours. Il était déterminé, parlait longuement du 18 juin, de l'appel du général de Gaulle. Me rappelant leur entrevue à Saïda où Bigeard commandait, le 27 août 1959. J'étais impressionné par sa forme, nous avons parlé de son livre dont il avait fini de corriger les épreuves en février, de sa diffusion ; élaboré un programme pour les cinq années à venir. Je lui ai donné rendez-vous pour son

centenaire. Notre conversation animée a été coupée par des visites, car tous les jours on venait le voir de toute la France. Il recevait 3 000 lettres de vœux et autant pour son anniversaire. Un couple arrivé des Charentes avait déposé une bouteille de pineau, et nous en avons goûté un doigt... Il avait fait installer la télévision au pied de son lit, pour voir le match de l'équipe de France, et préparé une bouteille de champagne (mais je conduisais...). Il m'a annoncé que Giscard d'Estaing allait passer en juillet. Puis nous nous sommes dit au revoir, autrement dit : à très bientôt. Il s'est éteint sans souffrir à 10h30. Comme s'il avait gardé le sens des dates qui font l'Histoire ; c'est un 11 novembre qu'il s'était évadé d'un camp allemand. Il est mort le 18 juin. Toujours son exactitude : une photo (rare) le montre alors qu'il vient d'être libéré du camp viet en septembre 1954 : il consulte sa montre et actionne le remontoir, il repart au combat ! »

Je raconte mon histoire aux gamins de Ban Tinh. Ils sont tous morts de rire. Je les adore. Ils sont beaux, jeunes, en pleine santé, heureux de vivre. On a fait la guerre contre leurs grands-parents, c'est comme ça. La vie passe. Les ennemis d'hier deviennent des amis, et c'est beaucoup mieux ainsi. [...]

Je reviens sur Dominique. En face de moi, les Huguette. Juste au-dessus d'elles, il y avait des DCA vietnamites qui empêchaient nos avions de se poser ou de larguer du matériel. C'est là que j'ai mené ma première contre-attaque. A l'époque, un désert. Tout était détruit, brûlé, juste des trous, des barbelés. Aujourd'hui, des champs cultivés, des maisons, de la verdure, de la végétation. Le temps efface tout, l'herbe repousse sur les restes des corps, sur la poussière de leur héroïsme, et la nature reprend ses droits.

Nous ne sommes pas grand-chose.

Me voilà au PC Gono. C'est de cet abri que je suis sorti avec de Castries, Langlais, de Pazzis, lorsque les vietnamites ont déboulé sur le camp. Je retrouve l'emplacement. Le PC a été maintenu et même amélioré par les vietnamites. En souvenir. Je pense à mes hommes qui m'ont suivi, qui se sont sacrifiés. Sentiment d'avoir été abandonnés. Je suis là pour qu'on se souvienne. [...]

Je marche encore sur ces chemins du pays thaï. Je regarde vivre cette population industrielle, belle. L'avenir leur tend les bras. Je suis un vieux bonhomme, j'ai survécu à tout ça. Je me demande encore comment. » ■